

Heidegger et l'expérience de la pensée

Par PIERRE BOUTANG (*)

Publié le 13 septembre

LE grand livre (1), jamais gros, rusé de s'avouer " fragments " lorsque les détours chez Kant, Hegel et Nietzsche l'ont en apparence éloigné de son projet, et qu'il débouche sur la pensée, sur son expérience chez Heidegger, je ne vais pas le prendre à la suite ni à la lettre ; c'est l'auteur qui prévient : " Ce livre n'est pas un livre ; il n'y a ici ni commencement, ni suite, ni fin. Livre fragmentaire pour une lecture fragmentée. Refus de tout exposé d'ensemble. " Faut-il croire aussi cet aveu : " Rien sur la mort, si essentielle à l'être des hommes. Rien sur le rapport que les mortels, en tant que mortels, ne cessent pas d'entretenir avec les divins et les célestes. Rien sur ce que Heidegger appelle (...) le bon et par-là même salutaire péril : le voisinage de la pensée avec le chant des poètes (...). Enfin rien sur l'expérience saisissante d'une nouvelle parole ou plutôt d'une relation avec la parole... " ?

Cela n'est pas tout à fait vrai, à la lettre ; reste que tout cela qui fut notre réel souci, et celui de Heidegger, se trouve en ce non-livre, paré et préparé, comme l'impensé, par sa condition silencieuse. D'ailleurs il faut bien commencer de lire ; trop facile de conseiller un commencement avec la deuxième partie, qui vibre et prononce presque sans discours... Mais non : prenez d'abord au bon tiers, à la page 237, avec deux personnes que nous avons inégalement connues : " Brunschvicg parlait de l'imagination puérile de la chose en soi. Staline n'était pas moins sévère ! Même dénonciation d'un même phantasme : " Le monde, ironise Staline, est " rempli de choses en soi qui ne " pourront jamais être connues " de la science... Alors qu'il n'est " point dans le monde de choses " inconnaissables, mais uniquement de choses encore inconnues, lesquelles seront découvertes et connues par les moyens " de la science et de la pratique. " Ainsi pour les idéalistes et pour les matérialistes, la chose en soi est toujours cette lubie philosophique dont parlait Engels et que la pratique sinon la spéculation finiront bien par réfuter."

De là, de la chose en soi, et de ses critiques, pour vous préparer à la question de l'être, vous pourrez remonter dans " l'aventure du concept " et vers " les inventions kantiennees " : cheminement qui fut celui de Heidegger, sinon de Nietzsche et qui met plus d'ordre et de propos, en ce livre, que Birault feint de le vouloir.

Sur le retour à Kant

Nous aurons assisté, cette année, à deux beaux retours à Kant ; beaux même s'ils ne me persuadent pas, empêchant – d'ailleurs de manière inégale – le mouvement que leurs auteurs avaient, en leur fond, pour aller plus loin : Maurice Clavel dans son siècle chez Lucifer, et Birault dans les 350 premières pages de cette " expérience de la pensée ".

Chez l'un et l'autre c'est Hegel qui fait les frais. Il me semble que Birault est plus sévère, plus rigoureux encore, devant Hegel, que Maurice. Mais c'est un peu grâce à Nietzsche et Clavel au Christ. Je ne sais rien de plus fort (et cruel) que la page 186 sur le maître chez Hegel et chez Nietzsche avec ceci : " Bien pauvre maître, en vérité, que ce maître devenu ou parvenu qui cherche dans le regard provisoirement apeuré de son esclave la conscience de sa maîtrise. Les maîtres véritables ont au contraire un instinct bien trop sûr et indéracinable de leur

maîtrise pour vouloir encore être reconnus, et surtout reconnus par leurs inférieurs ! Ils ne veulent pas la reconnaissance, ils veulent la méconnaissance et parfois aussi l'amitié précaire, l'amitié stellaire de leurs égaux ou de leurs frères en solitude. " Birault voit bien, d'autre part – cela ne le gênerait nullement – qu'il ne s'agit pas chez Hegel de penser l'absolu à la lumière du dogme trinitaire, mais de " concevoir la Trinité à partir du procès de l'absolu qui se pose, s'oppose et se repose en lui-même ". Le Père Fessard, mort récemment, admirable à tant d'autres égards, a peut-être été dupe d'un Hegel impossible à baptiser. Mais Birault prête à Kant (pp. 158-159) deux intentions qui me font douter si le " retour " change quelque chose à l'essentiel (ce qui est essentiel, par exemple, pour Clavel et pour moi) : celle de l'hommage à cette " religion sublime " qui a " enrichi la philosophie de concepts moraux plus déterminés et plus purs que ceux qu'elle avait pu inventer jusqu'alors " ; la seconde de montrer " que les concepts, une fois donnés, sont librement accrédités par la raison et admis comme des concepts qu'elle aurait pu et qu'elle aurait dû découvrir par elle-même. Le bâtiment étant achevé, l'échafaudage peut maintenant tomber. Le siècle de la critique procède à la destruction de cet échafaudage et à l'édification de ce bâtiment. " L'échafaudage de l'Évangile et des Pères ? Ah le beau blasphème chez Birault ! Mais est-il de Kant et qu'est-il advenu du bâtiment ?

Cela, pourtant, justifie le retour à Kant, et s'accorde avec la lecture finalement au moins aussi " vraie " que les autres, mais géniale, des trois critiques : la mise à jour par Kant de la finitude d'un entendement humain non créateur, qui ne peut poser, dans le concept, que si le donné s'y prête sans usure, et ce don s'appelle a priori de la sensibilité – où sensible humilie à jamais et fonde l'humaine raison. Birault voit là une " invention " kantienne, ce qui est vrai par rapport à Descartes et aux Lumières, non à saint Thomas ni Aristote. De surcroît, en une démonstration sinieuse et ferme, il montre que, finalement, la chansonnette, que nous apprenions au lycée, des thalers réels et possibles, ne prouve rien contre un argument ontologique de l'existence de Dieu : d'abord c'est " existants " qu'il faudrait dire et les catégories modales du possible, de l'existence et de la nécessité n'ont d'usage que pour la constitution finie de l'esprit humain, où la pensée a besoin qu'il lui soit donné, où le verbe prononcé ne s'accomplit pas pour cela.

Ajouterai-je, pour mieux établir la fécondité probable du livre de Birault, que sa réflexion sur la modalité m'a impérieusement suggéré ce à quoi je n'avais jamais songé sous cette forme et qui pourrait aider à la compréhension des trois " extases " du temps chez Heidegger ? La subordination, en dernière analyse, de la définition des catégories modales aux dyades de matière et forme, détermination et indétermination, conduirait à ce paradoxe (ou ce scandale) d'un possible indéfiniment passé, d'un existant comme futur immédiatement proche (l'accord avec les conditions matérielles de l'expérience n'étant que l'écoute et le devancement, du côté de l'homme présent et aux aguets) ; et le " nécessaire " à la jointure de ce futur présent et de ce passé formel, sorte d'instant de l'entendement et de sa réflexion sur ce qu'il pose dans le monde... Que ce pressentiment soit paille ou grain, je sais ce qu'il doit à telles pages de l'expérience de la pensée.

Avec une " audace timide ", comme il dit d'un autre, Henri Birault énonce les cinq figures (juste cinq) de la crise de la philosophie, du moins de celles qui n'aboutissent pas " à une pure et simple répudiation de la philosophie et de la pensée ". Timidité, car il s'en tient, pour ces réponses à la crise, "aux plus nobles, aux plus solitaires, aux plus foncièrement inconciliables". Il écarte celles qui se formuleraient à partir des domaines non explicitement philosophiques : poésie, religion, science...

On pourrait donc " dépasser " la philosophie, vers la pensée : 1) comme Hegel, en muant le vieil amour du savoir en savoir absolu ; 2) avec Marx en annulant par leur rencontre même un " devenir-monde " de la philosophie et un " devenir-philosophie " du monde (ce marxisme est fort peu althussérien et, au vrai, je ne sais trop où il loge, hors du rebord d'une fausse fenêtre) ; 3) par le refus kierkegaardien et la spéculation et la résignation aux " miettes ", à l' " édification " ou à une " composition mimico-pathético-dialectique " ; 4) avec le renversement des arrière-mondes selon un Nietzsche " radicalisé " par Heidegger. Enfin et surtout – mais là il faut citer à la lettre – 5) par " un dépassement pour ainsi dire répressif de la métaphysique, qui, à la lumière et à l'appel d'une forme non philosophique de la pensée, cherche à remonter vers l'essence non métaphysique de la métaphysique ".

L'expérience de la pensée, irréductible à la réflexion philosophique et à la métaphysique qu'elle reproduit et métamorphose, en retrait, se décrit selon cette entreprise. Birault veut-il dire que la philosophie n'en est que la figure ? Oui, puisque, sans citer Pascal, il emprunte à Pascal ce que celui-ci dit du figuratif de la Bible, qu'elle " porte absence et présence... de la pensée " (Pascal entend : de Dieu). Mais quelle est la présence ? Le calcul et la pensée méditative dont Heidegger admet qu'ils sont tous deux légitimes et nécessaires – Birault rejette cet aveu en note de la page 363 – après sans doute un déclin accéléré de " formes bâtarde " de la " grandiose mésaventure " de la philosophie moderne ou classique qu'il nous faut bien, tout de même et en attendant, enseigner...

Absence et présence du Christ

La page 394, fondée sur les derniers livres de Heidegger, nous éclaire mieux : " l'expérience de la pensée est l'expérience de la parole ; la parole est l'être, l'être est la parole ". Mais quelle parole ? La divine ? Et pourquoi dans un seul sens, de l'homme au divin, non dans les révélations de Dieu à l'homme ? Une piété surgit, non inattendue pour Birault, qui cite ce texte d'Unterwegs zur Sprache : " faire une expérience, qu'il s'agisse d'une chose, d'un homme, ou d'un dieu, cela signifie que quelque chose nous arrive, nous touche, vient sur nous, nous renverse et nous transforme ". L'impensé est pris dans cette épreuve, l'impensé qui serait " le simple, l'être lui-même, la vérité de l'être ". Ne se déclare-t-il en nous et à nous, en notre finitude, que par nous ?

Un moment, dans sa postface, il cesse pourtant de m'émouvoir, sans m'irriter. C'est qu'il parle en critique averti de son propre livre :

" Le livre commence (mais il nous avait dit que ce n'était pas un livre et que ça ne commençait pas !) par une courte poésie de Nietzsche. Il s'achève par le paragraphe 296 de Par-delà le bien et le mal (...) Pourquoi cette ouverture nietzschéenne, pourquoi ce final nietzschéen ? Parce que Nietzsche est le philosophe de la dernière conséquence, celui qui raconte " l'histoire des deux prochains siècles ". Parce que Heidegger est le penseur des commencements toujours-déjà transgressés et toujours encore non advenus. Entre les deux, il n'y a rien, sinon le monde des vérités dérivées et des conséquences sans prémisses, les derniers rayons d'un soleil depuis longtemps éteint, " le cadavre des idées chrétiennes qui empoisonnent le monde ". Entre les deux, le marais de la pensée, la foire culturelle, la ville dont le nom est die bunte Ruh... la vache multicolore. "

Nous ne croyons pas qu'il n'y ait rien que décomposition ou foire culturelle entre Nietzsche et Heidegger. Nous croyons même que cet entre n'a aucun sens, sauf, bizarrement, en termes " historico-mondiaux " et hégéliens ou marxistes. Quel débat de pensée où l'on se traiterait

réciroquement de cadavres, où l'on s'enverrait, comme chez Marx, aux " poubelles de l'histoire " ? D'ailleurs Birault admettait, quelque deux cents pages plus haut, cinq réponses, nobles, solitaires et incompatibles à la crise de la philosophie. Fragment, que fragment, et même pour un beau mouvement de " nietzsche-rie ", la pensée ne doit pas muer aussi vite !

Certes, comme je le notais en 1962 à propos de Holzwege, le Christ est absent de l'œuvre de Heidegger. Comment cela se peut-il ? Comment ce surplomb d'un être qui se donne et qui pourtant se cache, comment ce dont et cette fondation qui par le combat de la " terre " et du " monde " décadent de la destinée d'un peuple, et, par-delà, de l'humanité entière, restent-ils, sous le regard têtue du " berger de l'être ", étrangers à la passion du Christ ? Est-ce que la Croix n'est qu'un échafaudage comme pour les ordinaires chrétiens des " lumières " ? Pour les " bergers de l'être " – je pense aux deux dont j'ai écouté la parole, dans deux ordres différents, Maurras et Heidegger, – cette parole se complète mystérieusement par une " lieutenance du rien ". On dirait de sages ou de penseurs qui, ne fardant pas la mort, appellent (dans l'origine d'appeler il y a la pulsion), exigent par leur solidarité héroïque à ce poste, un être du christianisme comme vérité et vie ; ils sont seuls incapables de le reconnaître dans la description qui s'en révèle à travers leur dire. Et Birault lui-même, tout à l'heure, avec la parole qui est l'être et l'être la parole, comment ne se souvient-il pas au moins du murmure de l'enfance, du " je suis la vérité et la vie " ?

Écoutons encore Heidegger : après avoir décrit le combat où par la lutte de la terre et du monde apparaît le trait, forme du temple, limite religieuse qui laisse et fait être la nature, alors s'ouvre au monde une humanité historique " appelée à la bénédiction ou la malédiction, à la domination ou la servitude ". Or la décision, prolongée dans un monde, reprise pourtant par la terre – la mort pour la résurrection – n'a jamais été accomplie ailleurs que dans l'événement chrétien. Il la décrit comme si elle pouvait se répéter dans les peuples, au sens des incarnations successives de l'esprit pour Hegel ; mais il n'ose dire que le peuple allemand en ait aujourd'hui reçu la charge. Il sait, d'autre part, que le peuple grec, qui a oublié et laissé hiberner cette vérité, comme le peuple juif qui l'a crucifiée sont hors de sa portée et, temporellement, de sa grâce. Lorsqu'à la fin du principe de raison, il envisage un salut pour l'homme de l'Occident (de ce soir ou de ce couchant dont la métaphysique grecque fut le matin), nous ne pouvons croire qu'il songe à une nation particulière, ni même à l'Europe qui, au sens matériel, indique plutôt l'occultation de l'être dans l'âge atomique.

La seule réalité que puisse évoquer pour nous cette prophétie d'ailleurs vague, c'est le peuple chrétien. Celui-ci devra sans doute réveiller l'instinct grec de l'être et de la chasse à l'être (que la res des Romains a sans doute endormi, bien avant les " lumières "). Surtout faudra-t-il qu'il retrouve le sens de l'incarnation, plaçant l'enfant-Dieu dans la crèche, l'élevant en croix, le mettant au monde, le portant en terre, laissant prendre par sa résurrection la place mystérieuse du Rien que la pensée de l'homme occupe en son attente. Le dévoilement chrétien fait mieux que de réveiller le pressentiment grec de la vérité. Il l'accomplit.

(1) Henri Birault, Heidegger et l'expérience de la pensée, Gallimard 1978, 632 p., 120 F.

(*) Homme de lettres, maître de conférences à l'université Paris-IV (Sorbonne).